

LE GROGNARD

MONTREAL, 21 Avril 1883.

Nous prions nos abonnés retardataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

LETTRE DE ROME.

Rome 16 Avril 1883.

Mon cher *Grognard*.

Dans ma dernière lettre je te parlais d'une visite que j'avais faite à Mme Victoire et de l'accident qui lui était arrivé. La bourgeoise est beaucoup mieux de sa jambe. Ça lui a pris beaucoup de temps à se guérir. Vous savez que les personnes grassouilles comme elle se guérissent plus lentement que les personnes chétives. Elle ne dort pas bien la nuit, car elle a souvent le pesant. La pauvre dame est tombée en confusion lorsqu'on lui a appris que sa fille Louise avait manqué de se faire garocher à Boston avec des bombes. Que voulez-vous? A force de se trimballer d'un pays à un autre comme elle le fait depuis deux ou trois ans. Madame Delorme rencontrera quelque accident. Elle n'a pas voulu écouter sa maman qui lui disait de rester moins longtemps dans les vieux pays et de demeurer avec son mari. Je ne comprends pas comment elle fait pour rester si longtemps loin de son mari qui commence à prendre le goût de tigarette.

Elle aurait eu autant acquiescé de pas se marier. Voilà mon idée et je l'ai dit à Mme Victoire sans le lui machouiller. J'ai dit à la bourgeoise qu'il y avait des ruffiens parmi les américains comme chez les Russiens qui essaient de casser la gueule à leur roi, un ancien canayen nommé Lessard, le jour de sa fête, le 14 Ju mois de mai qui vient.

Mais comme la police est bien organisée, il n'y aura pas de danger à craindre.

Après avoir consolé Mme Victoire je me suis décidé à faire un voyage à Rome. Ça coûte cher, mais la tripe était nécessaire, à cause de ce que j'avais vu dans les gazettes de mon pays à propos de l'Université Laval.

Je m'étais dit: "Il y a un bout pour jouer au bouchon. Il faut que je connaisse le court et le long de l'affaire."

Rendu à Rome, j'ai allumé mon bougon, et j'ai fait une walk sur le Corso. Parmi les promeneurs, je remarque t'y pas le cardinal

Siméoni. Il me reconnaît et me fait signe d'approcher. Je m'approche et il me dit: J'ai appris que tu étais à Rome et j'étais justement pour t'envoyer cri par un charretier. J'ai quelque chose à te communiquer dans mon office privé.

—C'est bon, que je lui dis, j'y serai dans un crac.

Je commence à faire mes steps du dimanche et viiq minutes après j'étais chez le cardinal. Il arriva quelque minutes après moi. Il se mit à l'aise dans son fauteuil, sortit sa tabatière d'or et prit une prise. Me regardant entre les deux yeux, il me dit:

Ecoute, Ladebauche, les affaires vont mal dans la province de Québec. On m'apprend que les ennemis de Laval font encore le sorcier, malgré toutes les lettres que j'ai écrites pour les condamner.

Que faire?

—Monseigneur, lui répondis-je. Il faut que je vous dise que vos lettres étaient trop clairottes. Avec les Canadiens il ne faut pas mettre des gants, ni faire tant de façons. Il faut leur envoyer ça dans le joint.

Ecrivez encore une lettre, dites leur la vérité nette. Le canayen à l'oreille dure. Il faut lui lancer des gros mots pour l'épouiser. A votre place j'enverrais fort, et puis buche! buche! jusqu'à envelopper le morceau.

—Tu as raison, Ladebauche, j'écouterai ton conseil. Mais tu vas me rendre un service. Tu connais bien tes compatriotes, je te donnerai le job d'écrire un décret qui les fera danser. Tu es l'homme pour ça. Après tout il faut en finir à tout prix. Ecris moi ça rapide, en latin.

—Puisque vous le voulez, Monseigneur, je vais m'en occuper de suite. Pour écrire ça en latin, il faut que je descende à la cuisine. Estusez.

Je sortis de l'office et je me rendis dans la cuisine, dans le "basement" du palais. Là j'écrivis le texte du décret qui devait écrapoutir les gens de l'Université Victoria. Voici le document que j'ai préparé:

Tassus maledictorum.  
Species excommunicatorum!  
Volete semper facere habitantes.

Una idea boni sensu non potest germinare in cabochibus vestris. Oportet ergo hodie recurrere grandis moyennibus ut mottamus vos in bonum cheminum. Oportet vobis comprenare unam chosam. Sacrum collegium non habet habitudinem faciendi bouilliam pro chatibus.

Decidi sumus facere manducare soupum vestrum chaudum. Canon Romae non sunt fusilli sine plaquibus. Quand partunt, debent actrappare butum Chacus foisus Evequi vestri scribunt pro vobis dicere respectare decretos Romce, dicisti: *Shoo Fly* Potes fouillare vos! Hodie non regimbibis. Tempus badinagi passatus est. Commando vobis restare tranquilli sicut Baptistus, quoniam non savete quod pendat bouto nasi vestri. Commando vobis etiam fermare boutiqueam que dicitur Colegium Victoria, cou-

pantissimo. Professores Lavall entrabant Hetelum Dei et autorisati orunt administrandi medicinnis maladibus, compandi brachios jambibus et omnes membros corporis humani in hoc institntione. Omnes bone catholici obligati orunt faciendi respectandi hunc decretum. Fautum quoisii passabuntur bobo.

Voici maintenant en langue vulgaire la traduction de cette important document.

Tas de mau lits:

Espèce d'excommuniés!  
Vous voulez toujours faire les habitants. Une idée de bon sens ne peut germer dans vos cabèches. Il faut donc aujourd'hui recourir aux grands moyens afin de vous mettre dans le bon chemin. Il faut que vous compreniez une chose. Le sacré collège n'a pas l'habitude de faire de la bouillie pour les chats. Nous sommes décidés à vous faire manger votre soupe chaude. Les canons de Rome ne sont pas des fusils sans plaques. Quand ils partent ils atteignent le but. Chaque fois que les évêques ont écrit pour vous dire des respecter les décrets de Rome vous avez dit: *Shoo Fly!* Vous pouvez vous fouiller. Aujourd'hui vous ne rejimberoz pas. Je vous commande de rester tranquille comme Baptiste, parce que vous ne savez pas ce qu'il vous pend au bout du nez. Je vous commande aussi de fermer la boutique qu'on appelle Collège Victoria au plus coupant. Les professeurs de Laval entreront dans l'Hotel Dieu et ils sont autorisés à y administrer des médecines aux malades, à couper les bras, les jambes et autres membres du corps humain dans cette institution.

Tous les bons catholiques seront obligés de respecter ce décret. Faut de quoi ils seront passés au bob.

LADÉBAUCHE,  
Secrétaire.

LA REVUE DE MONTREAL

Grande revue-écrite en trois actes, plusieurs tableaux et une apothéose.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Royal en l'an de grâce 0000.

(Pour tous renseignements de mise en scène s'adresser à Mr. Homier administrateur du théâtre Royal.)

1er. tableau.

(Il est sept heures du matin.— La scène représente la place Chaiboillez.)

*Jacques Cartier. (seul).*—Je débarque des chars, et me voici enfin à Montréal! cela n'a pas été sans peine... grâce à des protections, j'ai obtenu de St. Pierre un petit congé de trois jours et un peu d'argent pour faire le garçon.—Le Canada à bigrement changé depuis mon départ, et les villos se sont agrandies. — (Il regarde autour de lui.) Il n'y a que les chemins qui sont aussi sales qu'autrefois, Sauf cela, je ne m'y reconnais plus du tout, et je voudrais bien trouver quelqu'un pour me guider. — Justement voilà une dame qui passe. (Il tire son chapeau et salue galamment.) madame!

*La comtesse.*—Que voulez-vous, monsieur je suis pressée.

*Jacques Cartier.*—Ah! millo ox-

cuses, belle dame, mais je suis Jacques Cartier, et vous comprenez que depuis le temps que j'ai quitté le Canada je ne me rappelle plus du tout le nom des rues, aussi je désirerais avoir quelques renseignements.

*La comtesse.*—Jacques Cartier! j'ai bien entendu parler de ce nom là quelque part; je pense cependant que vous n'êtes jamais venu chez moi? — Je suis la comtesse.

*Jacques Cartier* (saluant profondément et saisissant la main de la comtesse qu'il embrasse). — Ah bravo! la vieille noblesse française a donc suivi nos traces, et est venue régénérer de son sang glorieux cette terre féconde que nous avons découverte par nos labours et au prix de notre vie! comtesse! duchesse! altesse! se trouvent réunies en ce pays j'en suis certain! ah! comtesse, quel plaisir vous me faites! — (Il lui baise encore la main.)

*La comtesse.*—Qu'est-ce qu'il a donc ce vieux toqué! — Mr. je vous remercie de vos politesses, mais je n'ai que le temps de prendre le train pour Winnipeg... j'ai toute la police à mes trousses.

*Jacques Cartier.*—La police!!!

*La comtesse.*—D'où sortez-vous? Du reste voici votre affaire; voyez vous ce gros père là bas qui marche lentement, c'est le Colonel Labranche, adressez vous à lui. (elle s'en va).

*Jacques Cartier.*—Un colonel! quelle chance! pour le flatter je vais l'appeler général. Pichtre! les campagnes ne l'ont pas fait maigrir—n'im porte—général!

*Le colonel Labranche.*—Général moi! non, colonel.....in partibus, que voulez vous mon brave?

*Jacques Cartier.*—Je suis Jacques Cartier, Colonel, et je ne pouvais mieux trouver que vous, pour me piloter dans la ville de Montréal et m'en montrer les curiosités. — Du reste voici mes papiers.

*Le colonel Labranche.* (à part:— Cela m'arrange bien, moi qui ne sait que faire de mes jambes toutes la journée.

*Jacques Cartier.*—Je craindrais pourtant de vous éloigner de vos devoirs militaires, revues, astiquages, équipements, etc.

*Le Colonel Labranche.*—Non pas, mes hommes sont en congé... et moi aussi à votre service.

*Jacques Cartier.*—C'est pour le mieux. N'ayant que trois jours de vacances il faut nous dépêcher et je n'ai pas de temps à perdre!

*Le Colonel Labranche.*—Entendu. Justement voilà le tramway qui passe, prenons le.

*Colonel Labranche et Jacques Cartier, ensemble.*

(air connu)

V'la l'tramway qui passot! Tout le long, du bou'vard etc, etc.

2ème tableau.

(La scène représente la salle de l'hôtel Richelieu. — Onze heures du matin.)

*Le Colonel Labranche.*—Je vous ai mené à l'hotel Richelieu parce que vous y vorrez passer pas mal de notabilités de l'endroit, des politiciens.

—Du tambour, imbécile!  
—Oh! du tambour... oh! oui, ma capitaine, j'ai déjà donné des leçons à cette jeunesse... elle ne va trop mal, mais pas trop bien...

—N'importe... Nanon, tu vas prendre le tambour et aller faire une proclamation sur la place du village.

—Moi, madame?  
—Toi-même... tu feras d'abord un roulement... tu sais faire un roulement?

—Pardi? je ne sais que ça!... Et qu'est-ce que je proclamerai?

—Tu sais lire?  
—Oh! oui, madame... je lis couramment *Barbe Bleue et le Petit-Poucet*.

—Et bien, lis ce que j'ai écrit sur ce papier... tâche de le savoir par cœur, ce n'est pas long, et tu crieras ce qui est là-dessus; si tu ne peux pas le retenir de mémoire, tu le liras après ton roulement.

—Oui, madame... Ah! mais, j'y songe! ça ne se peut pas, madame!...

—Comment! qu'est-ce qui ne se peut pas?

—Il n'y a que le garde champêtre qui ait le droit de *jousser* du tambour dans le village et d'annoncer quelque chose! Si je tambourine, moi, Farineux me fera arrêter...

—Fais ce que je t'ordonne, et si le garde champêtre te dit quelque chose, onvoie le promener!... Est-ce que mon oncle n'est pas le seigneur du village?... Il doit avoir le droit de nommer le garde champêtre! Eh bien, nous destituons celui qui est en fonctions et je te donne sa place!

—Moi, madame, vous me faites garde champêtre?

—Oui, Nanon.  
—Mais je ne suis pas un homme!

—Mais c'est justement pour cela. Nous allons occuper les emplois des hommes!

—Oh! c'est différent, madame. Alors je vas tambouriner! je vas proclamer! je vas faire du roulement. Ah! c'est Farineux qui va être enfoncé!

Nanon est enchantée d'être garde-champêtre. Elle lit et relit le papier qu'on lui a donné, et lorsqu'elle se croit certaine de le savoir par cœur, elle se fait une ceinture, y attache le tambour, enfonce les baguettes dans son corset et se rend sur la place du village en criant:

—Je suis garde champêtre... et je vas battre le tambour et vous annoncer quelque chose de bien intéressant; ouvrez tous vos oreilles!

Les paroles de la petite jardinière, le tambour qu'elle porte à son côté, tout cela attire déjà l'attention des paysans; quand elle fait son roulement de tambour, les habitants accourent de tous côtés, on s'écriant:

—Tiens! Nanon qui bat la caisse... O la bonne farce!... Nanon qui s'est enrôlée dans les tambours...

—Taisez-vous donc, vous autres!... et attention! je vas vous proclamer... Hum!... hum!... attendez... faut que je me rappelle!... bon! m'y v'la!...